

*Le Faouët, juillet 2016*

CHÈRE BRIGANDE,

JE VEUX D'ABORD TE PARLER D'ELLE, de cette femme qui, sans le savoir, m'a fait venir jusque-là, jusqu'à toi, qui es morte depuis deux cent soixante et un ans, pendue au gibet de Quimper en 1755. Tu avais trente-huit ans.

Cette femme, je l'avais aperçue lors une soirée à Paris, dans l'immense salon où une foule se pressait autour d'un buffet somptueux et dans le rythme feutré d'une musique de jazz (j'imagine bien que la musique de jazz ne t'évoque rien, pas davantage sans doute celle de Vivaldi, de Couperin, de Rameau ou de Bach, tes contemporains).

Je rentrais d'un long voyage, et il m'était difficile de renouer avec la vie sédentaire. Je ne reconnaissais pas toujours les gens que pourtant je fréquentais depuis

longtemps, mais peut-être était-ce moi qui avais changé lors de cette absence prolongée. Tant de choses changeaient. Le monde changeait.

C'était sans doute une soirée d'anniversaire, celui de Raphaël, puisque la fête avait lieu chez lui, ou alors celui de Lorette, sa compagne. Je n'identifiais presque personne en dehors d'eux et de quelques-uns de leurs amis, je naviguais tant bien que mal sur cette mer agitée et bruyante, me faufilant à grand-peine jusqu'au buffet pris d'assaut.

Puis, lassée, je m'étais isolée et j'observais le spectacle qui m'apparaissait un peu faux, cette agitation, les rires forcés. Tout m'agressait, peut-être parce que je sortais à peine de cette période de retrait silencieux dans lequel je m'étais exilée.

J'avais alors aperçu une femme aux cheveux d'un roux flamboyant, assise sur un canapé, seule, aussi perdue que moi dans le bruit et la fumée. Elle croisait les jambes et tenait un verre posé sur ses genoux, promenant un regard indifférent d'où il me semblait être exclue. Peut-être était-elle entrée par

hasard et tentait-elle de comprendre quelque chose à cette assemblée décrochée du réel.

Je m'étais approchée de Raphaël pour lui demander qui elle était, il m'avait répondu qu'il l'ignorait, que quelqu'un l'avait sans doute amenée là. Lorette n'en savait pas davantage, j'avais alors décidé de l'aborder mais, en arrivant près du canapé, je découvris qu'elle avait disparu. J'avais alors erré dans tout l'appartement, questionnant deux ou trois personnes (*une femme rousse, près de la cheminée ?*). Personne ne l'avait remarquée.

Je me souviens d'avoir eu envie de repartir sur-le-champ, d'aller vers l'océan, mon éternel refuge. C'était la saison des grandes vagues d'hiver, des plages désertes balayées par les vents froids, humides et poisseux qui prennent le corps. Il m'avait semblé lire sur le visage de cette femme que nous étions dans la même sidération, le même désir d'être ailleurs. Son retrait me la rendait proche, presque intime. J'aurais voulu lui proposer de partir avec moi, comme de vieilles amies, prendre des trains, des bateaux, des routes bordées d'arbres et baignées par des ciels

changeants. Si elle était réapparue, aurais-je osé lui tenir ce discours exalté ? Aujourd'hui, je n'en suis pas certaine.

Elle n'était pas réapparue. Des mois s'étaient écoulés tandis que le monde s'abîmait dans de sombres humeurs, que des guerres n'en finissaient pas, que des milliers de migrants déferlaient vers une Europe craintive et que toute utopie semblait désormais impossible. Je n'étais pas repartie, je me sentais comme étrangère dans ce présent qui me paraissait illisible. J'avais presque oublié la soirée chez Raphaël et Lorette.

Et puis il y eut cet hiver.

JE N'AVAIS D'ABORD APERÇU que sa chevelure débordant d'un duvet crasseux, longs cheveux roux emmêlés qui se répandaient en ondulant et qu'une discrète respiration soulevait en un rythme lent, parfois entrecoupé d'un soupir, d'un gémissement. Elle avait dû s'installer la nuit précédente, je ne l'avais jamais vue auparavant, bien que passant tous les matins devant la boutique désaffectée. Puis je la retrouvai chaque jour lorsque j'allais prendre mon bus. La plupart du temps elle était déjà levée, à peine sortie du sommeil, le regard un peu ailleurs.

En découvrant son visage, j'avais cru la reconnaître à cause de sa chevelure. J'avais balbutié, *Il me semble que nous nous sommes déjà croisées*. Elle m'avait répondu sèchement, *Ça m'étonnerait beaucoup*. J'avais un peu

insisté, donné quelques précisions sur la soirée où je l'avais vue assise sur le canapé, sur sa disparition, mais elle m'avait regardée d'une façon qui avait mis fin à cette approche. J'étais pourtant certaine que c'était elle et j'en étais bouleversée.

Au fil des jours, elle avait construit un imposant fourbi avec la dignité qu'elle affichait dans son dénue-ment. Quand nos regards se rencontraient, c'était moi qui baissais les yeux. J'avais plusieurs fois tenté d'engager à nouveau la conversation. La teneur de ces courts entretiens, ou plutôt de mes seules adresses, car elle ne répondait jamais, me paraissait dérisoire. Ma compassion convenue l'indifférait, elle ne me demandait rien, je n'avais pas grand-chose à lui proposer non plus, un café, un duvet propre, un plat chaud. Elle refusait tout avec une sorte d'agacement qui me renvoyait à mon insolent pouvoir. Je pensais qu'elle se trompait sur mes intentions, lesquelles n'étaient pas très claires pour moi non plus. Je voulais sans doute me défaire de ce sentiment de culpabilité qui me taraudait lorsque je la voyais ainsi, démunie, un naufrage

dans un océan d'indifférence. Je voulais aussi un peu de rapport humain.

Parfois elle était assise sur les marches de l'ancienne boutique, fumant une cigarette, emmitouflée dans plusieurs couvertures qui lui donnaient un air de madone. Une discrète radio, enfouie dans son désordre, diffusait les soubresauts d'un monde dont elle était hors frontières. Les yeux dans le vague, elle semblait suivre la litanie des conflits ici ou là avec une sorte de détachement méprisant, elle avait des soucis d'une autre nature, chaque jour était sans doute un combat dérisoire et vital.

Pendant un temps, j'avais changé d'itinéraire, tant elle me mettait dans un état de gêne insupportable. J'analysais parfaitement ce qui le provoquait, mais ne savais comment chasser le sentiment ambigu qui me renvoyait une mauvaise image. J'avais eu plusieurs fois envie de l'arracher à ce trottoir, de l'emmener chez moi en lui murmurant des mots de réconfort. Je n'avais jamais osé le faire. Je n'aurais pas su. Je n'étais pas non plus certaine d'en être capable. Puis vint le printemps.